



CHÉRI

Stephen Frears

Né à Leicester en Angleterre le 20 juin 1941, Stephen Frears poursuit des études à la Faculté de Cambridge avant de devenir assistant du metteur en scène Lindsay Anderson au Royal Court Theatre de Londres. En 1966, il pénètre le milieu du cinéma en devenant l'assistant de Karel Reisz pour son film *Morgan*, avant d'intégrer la société de production d'Albert Finney. Après un court métrage intitulé *The Burning* en 1967, Stephen Frears réalise son premier long métrage, *Gumshoe* en 1972, un thriller inspiré des films noirs des années 40, scénarisé par Neville Smith. Parallèlement, il entame une carrière prolifique à la télévision anglaise, avec près de quarante téléfilms dramatiques.

En 1984, le cinéaste revient au grand écran et au thriller à rebondissement avec *The Hit*, puis reprend son travail à la télévision avec *My Beautiful Laundrette* (1985), film à petit budget qui évoque les troubles raciaux entre Anglais et Pakistanais à travers les relations homosexuelles de ses deux héros. S'ensuivent deux autres films virulents complétant la trilogie autour de la déliquescence de la société britannique : *Pick up your Ears* (1987) qui relate la vie du dramaturge Joe Orton, dont la mort révéla à l'Angleterre puritaine son homosexualité et sa vie ponctuée de scandales et *Sammy et Rosie s'envoient en l'air* qui traite des rapports inter-culturels et des conflits entre générations dans un Londres ravagé par les émeutes. Succès public mais échec critique, ce dernier film choque certains membres de la communauté pakistanaise en raison des mœurs sexuelles des protagonistes et de certaines allusions à la religion. En 1988, Frears triomphe avec son adaptation des *Liaisons dangereuses* de Choderlos De Laclos, premier film à costumes et première production internationale à succès qui sera récompensée aux Oscars et révélera Michelle Pfeiffer aux côtés de Glenn Close et de John Malkovich. Par la suite, son retour aux sources et au film noir avec *Les Arnaqueurs* tourné aux États-Unis, l'imposera comme l'un des cinéastes de la nouvelle vague britannique les plus doués de sa génération. Se partageant désormais entre la Grande-Bretagne et les États-Unis, il enchaîne avec une comédie grinçante *Héros malgré lui* en 1992 avant de s'atteler à une petite production en 1993 intitulée *The Snapper*. Trois ans plus tard, il retrouve le scénariste Christopher Hampton ainsi que John Malkovich et Glenn Close dans *Mary Reilly*, relecture du mythe du Docteur *Jekyll et Mr Hyde*

2008 (sortie France : 8 avril 2009) - Royaume-Uni/États-Unis/Allemagne - couleur - 1h30 - VO

de Stephen Frears

scénario : **Christopher Hampton**, d'après le roman de **Colette** (1920) - image : **Darius Khondji** - montage : **Lucia Zucchetti** - premier assistant réalisateur : **Stuart Renfrew** - musique : **Alexandre Desplat** - son : **Mike Prestwood Smith** - décors : **Alan MacDonald** - costumes : **Consolata Boyle** - directeur artistique : **Denis Schnegg** - production : **Reliant Pictures, MMC Independent** et **Bill Kenwright** - producteurs : **Andras Hamori, Bill Kenwright, Tracey Seaward** et **Thom Mount** - distributeur : **Pathé Distribution**. avec : **Michelle Pfeiffer** (Lea de Lonval), **Kathy Bates** (Madame Peloux), **Rupert Friend** (Chéri), **Felicity Jones** (Edmee), **Frances Tomelty** (Rose), **Anita Pallenberg** (La Capine), **Harriet Walter** (La Loupiote), **Iben Hjejle** (Marie Laure), **Bette Bourne** (la baronne), **Gaye Brown** (Lilli), **Tom Burke** (Viconte Desmond), **Natasha Cashman** (Madame Roland), **Andras Hamori** (Otto, l'industriel), **Toby Kebbell** (le patron), **Nichola McAuliffe** (Madame Aldonza), **Joe Sheridan** (Marcel), **Hubert Tellegen** (Ernest), **Jack Walker** (Monsieur Roland), **Rollo Weeks** (Guida) et la voix de **Stephen Frears** (le narrateur [non crédité]).

COURT MÉTRAGE : UNE LEÇON PARTICULIÈRE

2007 - France - couleur - 10 mn

film de **Raphaël Chevenement** - scénario : **Cécile Ducrocq, Raphaël Chevenement** - image : **Marc Tevanian** - montage : **Serge Turquier** - décors : **Prudence Richard** - son : **Jean-Claude Laureux** - production : **Les Films du Requiem** avec : **Cécile Ducrocq, Raphaël Goldman**

Cyril, dix-sept ans, prend un cours particulier de français avec Eva, vingt-sept ans. Ils étudient un poème d'amour de Victor Hugo.

Une leçon particulière utilise le schéma classique de l'élève qui tombe amoureux du professeur : un jeune homme malhabile au sortir de l'adolescence d'un côté, une jeune femme séduisante et sûre d'elle de l'autre. Entre les deux, un poème de Victor Hugo. Comme chez l'illustre auteur, Raphaël Chevenement utilise l'allusion du geste et de la parole, confine ses deux personnages dans un quiproquo métaphorique. La lecture et l'explication de texte didactique se transforment alors en une pièce de théâtre en un acte dans laquelle les comédiens jouent double jeu. *Une leçon particulière* est l'illustration subtile de ces premiers émois amoureux et de leur apprentissage. **R.A.D.I.**

INTERVIEW DE STEPHEN FREARS

Le Figaro - Un film d'époque raffiné tiré d'une œuvre littéraire, c'est toute une tradition du cinéma anglais. Ce classicisme vous va-t-il ?

Mais comment cela, « anglais » ? Pour moi, c'est un film très français. La liberté de Colette me paraît très française. Paris, quand j'y venais dans ma jeunesse courir les musées et me gorgier de films à la cinémathèque, représentait pour moi la ville de la libération. Et aussi de l'élégance, de la sophistication. J'ai retrouvé cela en venant tourner en France *les Liaisons dangereuses*, et maintenant, *Chéri*.

Aimez-vous l'élégance ?

Je vis comme un étudiant, ma femme aussi, donc on ne parlera pas de l'élégance vestimentaire ! Mais j'aime l'élégance des sentiments, l'élégance de la pensée. Je l'ai trouvée dans le scénario de Christopher Hampton qui a des dialogues très spirituels. Je me suis beaucoup amusé à regarder ces femmes riches mais non « respectables », et du coup condamnées à se retrouver entre elles. Elles ne sont pas vraiment amies, on sent des rivalités, des conflits, des hypocrisies. Tout cela est assez divertissant.

Qu'est-ce qui se passe quand on vous propose un scénario ? Imaginez-vous le film ? Prenez-vous déjà certaines directions ?

Non, je disparaîs. Un scénario peut vous conduire n'importe où. J'aime les scénarios qui vous font entrer dans un monde complexe et complet. Quand j'en émerge, ma femme remarque : « Oh ! Tu avais disparu. » C'est bien cela. En fait, je ne réapparaîs vraiment qu'après le tournage.

Mais avant le montage ?

Oui, parce que le montage est une opération longue et difficile qui demande plus de détachement. Et puis il y a le travail avec la musique. J'attendais la musique de *Chéri* presque comme un amoureux jaloux, parce que les personnages avaient besoin d'elle.

Que pensez-vous du personnage de Chéri ?

Sa passivité me parle beaucoup. J'étais comme ça, à son âge. Moins gâté, mais aussi passif. Je le suis resté. Je laisse venir les choses. L'avantage est qu'on a l'esprit ouvert. Je ne suis pas déterminé par des idées, par des vues sur la société, sur

mettant également en scène Julia Roberts. Il travaille en même temps son film suivant, *The Van*, troisième volet de la trilogie *Barrytown* d'après l'auteur irlandais Roddy Doyle après *Les Commitments* d'Alan Parker (1991) et *The Snapper*. Enfin en 1998, il reprend le scénario que souhaitait tourner Sam Peckinpah trente ans plus tôt, *The Hi-Lo Country*, un western nostalgique produit par Martin Scorsese.

En 2000, Stephen Frears s'interroge sur la notion d'engagement dans *High Fidelity*, adapté du roman de Nick Hornby et produit et coécrit par John Cusack, à l'origine du projet. De retour en Grande-Bretagne, il tourne l'historique chronique *Liam* suivi du thriller *Dirty pretty things* où il dirige Audrey Tautou dans son premier rôle anglophone. Après avoir animé la traditionnelle « Leçon de cinéma » du Festival de Cannes en 2004, le cinéaste se penche sur l'histoire du Windmill Theatre de Londres pendant la Deuxième Guerre mondiale avec

Madame Henderson présente.

Il revient sur le petit écran avec *The Deal*, une étude des relations entre le Chancelier Gordon Brown et le Premier ministre Tony Blair, qui lui permet d'obtenir le BAFTA du meilleur film de télévision en 2004. Portant un vif intérêt à la politique anglaise et à la famille royale, il s'attaque en 2006 à

The Queen, portrait de la famille royale et de la politique menée par Elizabeth II avec pour toile de fond la mise en lumière des conséquences du tragique décès de la Princesse Diana.

Président du jury du 60^e festival de Cannes en 2007,

il a présenté au dernier Festival de Berlin

en avant-première mondiale *Chéri*

la politique. Du moins pas consciemment. Je découvre mes idées après avoir fait mes films.

Qu'avez-vous découvert dans *Chéri* ?

Le ghetto doré dans lequel vivent ces courtisanes me fait penser à Hollywood. Un monde terriblement artificiel où il est difficile de rester vrai, spontané, innocent. J'ai été effaré par tout ce qu'il avait de corrupteur. Je suis heureux d'y être allé, parce que c'est un endroit extraordinaire, et heureux d'en être revenu, parce que je ne pourrais pas y survivre. C'est comme avoir résisté à l'appel des sirènes et retrouvé mon indépendance. Michelle Pfeiffer est une enfant du sérail, alors elle sait comment se défendre, garder ses distances. Moi, non.

À part Michelle Pfeiffer, qui est splendide, vous n'êtes pas très flatteur pour ces courtisanes vieillissantes.

Disons que Léa a su préserver sa beauté, alors que les autres l'ont laissé se détruire... Mais il y a un certain sens du grotesque dans les descriptions de Colette, ce n'est pas moi qui l'ai inventé. Ces femmes adulées dans leur jeunesse et qui ont amassé des fortunes savent qu'elles vieilliront seules. Bien sûr, elles voudraient le bonheur. Mais si elles étaient aussi heureuses qu'elles sont riches, alors là, la vie serait vraiment injuste, non ?

Le cinéma anglais se porte-t-il bien ?

Il est imprévisible parce qu'il n'a pas de modèle économique comme le cinéma américain. Le succès de *Slumdog Millionaire* est un heureux accident. On ne peut pas discuter le plaisir des gens, ni en tirer de leçons. Le public est aussi volatil que le monde actuel.

Le Figaro

Bienvenue dans la serre. Dès la première séquence de *Chéri*, que Stephen Frears a adapté du roman de Colette (1873-1954), on est envahi d'une délicieuse sensation de claustrophobie. L'essentiel du film se passe en intérieurs, dans des boudoirs, des jardins d'hiver, des chambres d'hôtel que l'on suppose baignées de senteurs entêtantes. Les fleurs essaient de ne pas se faire voler la vedette par les robes de ces dames, une lutte à mort qu'exalte la photo luxuriante et luxurieuse du chef opérateur Darius Khondji. Cette serre-là est occupée par un tout petit milieu qui gravite autour de deux demi-mondaines qui ont pris leur retraite fortune faite, quelques années avant le début de la première guerre mondiale.

Frears et son scénariste Christopher Hampton (les deux hommes ont déjà réussi une belle adaptation des *Liaisons dangereuses*) n'ont rien perdu de leur mordant, mais Colette n'est pas Choderlos de Laclos, et *Chéri* n'est pas la dissection d'un système de pouvoir amoureux. C'est une histoire d'amour fou qui éclôt dans le potpourri d'un monde finissant, un film fait pour faire pleurer, malgré ses dehors désabusés. Madame Peloux (Kathy Bates), la plus âgée, la moins belle des deux cocottes, a un fils, Chéri (Rupert Friend), qu'elle jette dans les bras de son amie Léa de Lonval (Michelle Pfeiffer). Celle-ci s'amuse d'abord d'un jouet si joli, si insignifiant. Et pourtant, un beau jour, ces amants de convenance se réveillent et s'aperçoivent qu'ils vivent ensemble depuis des années.

Cette révélation d'un improbable est un joli tour de cinéma qu'exécutent Frears et Hampton, fait de plans qui égrènent doucement la vie quotidienne exquisément ennuyeuse de deux désœuvrés avec en contrepoint une voix off tristement ironique (c'est celle de Stephen Frears). Mais Madame Peloux a décidé de marier Chéri à la fille d'une autre consœur, et le couple se défait dans une douleur d'autant plus vive qu'elle est inattendue. Quels que soient l'art discret de la mise en scène de Frears, la finesse des dialogues d'Hampton ou l'exubérance chromatique des images de Khondji, il faut des acteurs pour emporter la conviction. Dans *les Liaisons dangereuses*, Michelle Pfeiffer était Madame de Tourvel, l'ange que Valmont faisait tomber dans la fange. Ici, elle accomplit le parcours inverse, une rouée qui découvre trop tard qu'elle a un cœur. Elle est peut-être un peu trop altière pour convaincre du fait qu'elle a mené jadis la vie d'une poule de luxe (ce que parvient très bien à faire Kathy Bates), mais cette réticence est levée dès que la liaison entre Léa et Chéri prend un tour tragique. Le jeune Rupert Friend est veule à souhait et parvient, le moment venu, à faire croire à l'existence de la colonne vertébrale de son personnage. Stephen Frears est un grand metteur en scène qui n'a jamais voulu adopter un style. Les seuls points communs de ses films, de *The Hit* à *Dirty Pretty Things*, sont l'attention au personnage et un grand talent de conteur. Lorsque *Chéri* a été présenté à Berlin, en février, le film a été rangé au rayon des adaptations littéraires trop fidèles. Ce n'est pas un défaut, quand la fidélité au texte permet de mettre en scène la fin d'un monde, illuminée par un amour impossible.

Thomas Sotinel - Le Monde

Chériorlogne en permanence sur l'académisme des films en costumes, mais la dynamite par une voix off imprégnée d'humour très anglais. Loin de dénaturer le récit en confrontant la société française de la Belle époque à un regard anglo-saxon très moderne, Frears se libère ainsi des contraintes de la reconstitution et peut, dès lors, se concentrer sur ses intrigues. Il y a d'abord celle, concrète et palpable à l'écran, de la mort d'un amour impossible entre deux « produits » de leur époque. La prestation de Michelle Pfeiffer est une démonstration d'élégance et de séduction, tandis que Rupert Friend incarne un Chéri un peu falot, mais dont le pouvoir d'attraction ne fait aucun doute. Autour de ses comédiens, Frears construit un univers soigné, plus symbolique qu'illustratif. Car ces jardins figés dans une éternelle floraison, ces chambres luxueuses, ne sont finalement à l'écran que pour nous faire voir, de façon sous-jacente, l'agonie d'une société étouffée par son apparente liberté, qui ne dissimule finalement qu'une étiquette étriquée. Si la méthode de Frears peut empêcher le spectateur de se laisser porter par le film, elle témoigne d'une vraie vision, à défaut de provoquer une admiration unanime.

Mi.G. - Fiches du Cinéma

CINEVENEMENTS

LE VERDICT

MARDI 05 MAI À 20H30

de Sydney Lumet

séance Ciné-Droit / Plan - Séquence/Quid Juris

suivie d'un débat avec Tanguy Le Marc'Hadour,

maître de conférences et doyen de la faculté

de droit de Douai